

Mosaïques

Mensuel

Arts et cultures d'Afrique

400 Fcfa

Cinquième année - n°063 - Avril 2016

Rec : 44/RDOP/F36/SAAJP
Bp : 30332 - Yaoundé
Tél: +237 696 46 58 17/ +237 243 263 102
mosaiqueslemag@gmail.com

Directeur de la publication : Joseph Fumtım

www.mosaïquesafrica.com
www.facebook.com/mosaïquesmag

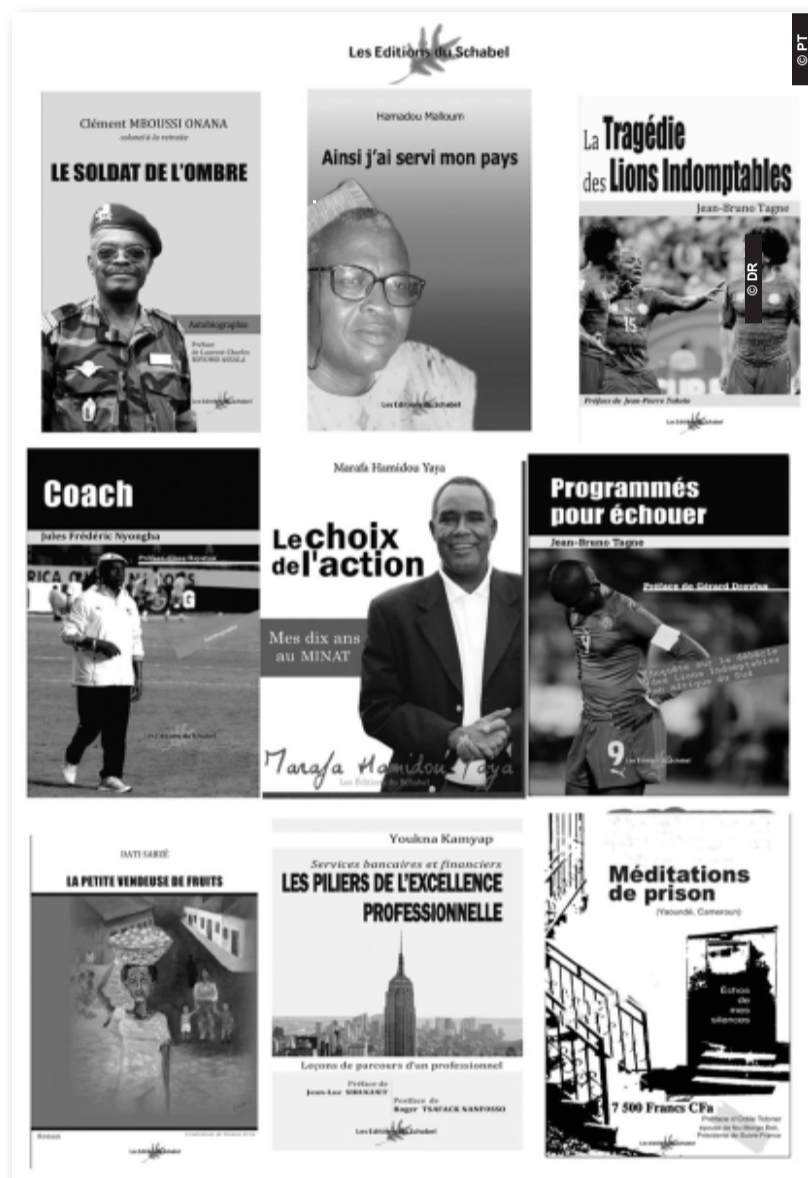
Littérature

Les petits pas des éditions du Schabel

A près de six ans d'existence, cette maison d'édition promue par le journaliste Haman Mana se démarque par des livres polémiques aux auteurs célèbres.

Lire notre dossier .

P 5-8



DAKART 2016

Le point des préparatifs à Dakar



P 2-3

LITTÉRATURE

Quand Pierre Fandio analyse les littératures marginalisées du Cameroun



P 9

MASA 2016

Le bilan de notre envoyé spécial



P 12

Éditorial

Fraîcheur

Difficile d'y échapper. En attendant que les critiques et autres historiens de la littérature camerounaise disent quelle trace aura laissé les éditions du Schabel, il reste qu'aujourd'hui sur le marché de la consommation du livre au Cameroun, cette jeune maison avance à pas de géants, engrangeant au passage des lauriers d'estime d'un public qui avait soif d'autre chose. Oui, les publications du Schabel respirent quelquefois la provocation tant elles font couler encre et salive à n'en plus finir, mais elles contribuent à donner un autre son de cloche à un environnement en proie à des pesanteurs nombreuses. Les lecteurs veulent savoir pourquoi Le Schabel réussit autant de coups là où d'illustres devanciers, avec des moyens plus importants, ronronnent. Une question que nous nous sommes posée aussi et qui nous a amené à gratter le vernis de l'apparence pour voir ce qu'il y avait en dessous. Au bout de cette démarche, nous sommes rentrés avec la sensation que Le Schabel voulait simplement vivre avec son temps en essayant autant que faire se peut de permettre aux jeunes auteurs d'avoir droit de cité dans un pays qui a tant produit sur le plan littéraire.

Comme souvent, nous avons décidé, dans ce dossier, de faire la critique de quelques ouvrages d'un catalogue pas vraiment garni. Notre sélection n'a eu pour ligne directrice que la variété des genres littéraires qui nous semblait être le meilleur moyen de cette entreprise. Nous avons ainsi parcouru ces livres et avons noté, à une exception près, la bonne tenue éditoriale, le souci de la documentation des sujets et une présentation certes à parfaire mais qui est déjà bien affirmée.

Quoique l'identité visuelle soit encore à trouver pour l'ensemble des titres. Cette incursion est également pour nous, une manière de dire qu'en ce pays, qu'on dit étouffé, d'autres voix parlent et permettent d'espérer que sur le plan de l'édition, le Cameroun n'a pas abrité la première véritable maison d'édition de l'Afrique francophone par hasard. C'est aussi le moyen de dire aux dirigeants camerounais qu'ils seraient bien inspirés de mettre sur pied une véritable politique culturelle devant permettre à nos talents, littéraires pour ce coup-ci, d'éclorre et de se positionner dans la fameuse bibliothèque mondiale où nous ne sommes d'ailleurs pas en reste.

P.T.

Quelles étaient vos motivations à la création d'une maison d'édition alors que vous étiez déjà éditeur de presse ?

Les Editions du Schabel sont une œuvre de renaissance personnelle liée à un tournant important de ma vie professionnelle. Je dirais même que ce projet relevait d'un acte post-traumatique. Après le divorce d'avec la South Media Corporation, je me suis dit qu'il fallait passer à autre chose, qu'il fallait que je m'exprime autrement, bien qu'être éditeur de presse c'est bien. J'avais concomitamment un vieux projet personnel de livre, et plus exactement de beau-livre. Je voulais faire une saga de tous les royaumes du pays bamiléké ; je voulais comprendre et partager ce terroir et ses pouvoirs mystérieux. J'ai d'abord fait le livre et me suis dit par la suite que ce n'est pas possible de faire un travail aussi important et s'arrêter en chemin parce que je ne trouvais pas éditeur à même de le porter. C'est ainsi que je me suis lancé dans l'édition.

C'était donc un peu un coup de tête ?

[Il hésite] Oui. En fait dans ma tête le livre a précédé la maison d'édition. J'ai donc édité *Rois et royaumes bamiléké* qui a eu le succès qu'il a eu. Avec ce premier livre, Le Schabel avait déjà une plateforme. On s'est donc dit, avec Mireille Bissek qui m'accompagnait dans cette aventure, qu'il faut continuer.

Vous avez donc pris goût ?

Oui c'est cela ! Les demandes ont commencé à affluer et on a lancé la machine, d'abord dans le créneau des beaux-livres avec des entreprises comme MTN, AES Sonel ou Les brasseries du Cameroun. Nous avons pris donc goût chemin faisant et plus tard on a commencé avec les livres proprement dits. Notre idée était de partir sur une idée pour créer en choisissant un auteur que nous mettions en résidence d'écriture et que nous accompagnions jusqu'à la fabrication. C'est comme cela que nous avons procédé par exemple avec *Programmer pour échouer* de Jean-Bruno Tagne qui est chronologiquement notre deuxième livre. C'est vraiment un livre d'éditeur dans la mesure où ce dernier repère un talent, le met au travail et il en sort quelque chose. Il était pour moi aussi question de construire quelque chose, de créer une autre forme d'expression et cela correspond à quelque chose de très personnel. Mon plus grand accomplissement vient de ce qu'une idée peut germer dans une tête, on la met en



Haman Mana

Nous vivons avec notre temps

Le promoteur et directeur de cette jeune maison en explique l'esprit et la politique éditoriale, toutes choses qui font désormais sa notoriété

forme, on la transforme en des images et des mots qu'on jette sur du papier et le tout sort d'une machine avec une forme. C'est pour moi quelque chose de fascinant ! Une fascination semblable à celle que je découvre chaque matin en prenant le quotidien *Le Jour* en mains. Il y a toujours un impact de mon point de vue entre la naissance d'une idée et sa mise en forme. Et je parle d'expérience vu que j'ai créé pas mal de journaux et de magazines. C'est cela même le carburant de ma vie.

Quel pouvoir donnez-vous à l'écrit aujourd'hui dans un environnement où l'on penche de plus en plus au tout numérique ?

La numérisation dont vous parlez c'est essentiellement de l'écrit. Je constate d'ailleurs qu'il y a une explosion de l'écrit avec la numérisation. Vous voyez qu'il y a des personnes qui étaient cloîtrées et qui grâce aux technologies produisent de longs textes, qui n'ont parfois pas de sens je vous l'accorde et cela permet aux idées de sortir. L'écrit c'est les idées, et à chaque fois qu'il y a de l'écrit, il y a des idées derrière.

N'avez-vous pas peur en tant qu'éditeur de voir le papier disparaître ?

C'est un débat qui ne m'effraie pas pour plusieurs raisons. Sur la base des chiffres, il a été donné qu'en 2015, pour ce qui est des Etats-Unis au moins, le livre écrit a largement repris de l'avance sur le livre numérique. Il y a environ cinq ans, ce dernier avait fait une percée grâce notamment à l'explosion de

liseuses comme Kindle, mais depuis l'année dernière, le livre écrit a repris sa place. Ces deux formes de livre à mon sens ne se livrent pas une concurrence mortelle ; ce que l'un perd, l'autre ne le gagne pas forcément et vice-versa. Tenez par exemple : *Merci pour ce moment !* de Valérie Trierweiler a eu une première diffusion numérique très large mais a également remporté un succès en librairie ! Personnellement, les livres que j'ai lus en numérique, je m'arrange pour avoir des exemplaires physiques. Le livre numérique pénètre des couches de la population où le livre physique n'était jamais arrivé. De jeunes ados qui n'ont jamais ouvert un seul livre ont la possibilité de lire sur leurs tablettes et autres téléphones. Pour me résumer, le livre numérique permet une diffusion plus large des idées, ce qui aboutit à avoir des hommes avertis, qui eux-mêmes vont naturellement vers les livres, vers l'écrit.

Quelle est la politique éditoriale que vous avez mise en place pour vous distinguer de vos concurrents ?

Nous favorisons des projets éditoriaux où nous sommes des acteurs. Nous aimons être à l'origine du manuscrit car nous n'avons pas un bac à ordures rempli de manuscrits où nous puisons nos prochaines publications. Nous connaissons l'histoire de chacun de nos livres ; le manuscrit n'arrive pas chez nous par hasard. Chaque livre qui paraît chez nous a une histoire avec nous. Nous n'avons pas un problème de quantité ; nous voulons des livres qui nous plaisent d'abord et dans lequel nous nous reconnaissons. Nous ne publions pas à la chaîne et le peu qui est publié contient une implication forte de notre part.

Est-ce à dire que tous ces livres de per-

sonnalités célèbres du Cameroun participent également de ce processus ?

Bien sûr ! Ce sont des livres que nous connaissons et non des livres que nous découvrons.

Quand on fait la typologie de vos auteurs, on constate qu'il y en a qui sont célèbres par eux-mêmes d'abord d'une part, et d'autres part des auteurs en herbe ou presque.

Comment parvenez-vous à réconcilier ce qui apparaît à première vue comme des extrêmes ?

Nous sommes comme je vous l'ai dit dans la construction. Prenez un auteur comme Jean-Bruno Tagne, nous l'avons pris presque au berceau littérairement parlant et en avons fait une plume remarquable et remarquée ! Même si nous publions des célébrités, il s'agit presque toujours des auteurs qui en sont à leur début dans la littérature. Nous ne voulons pas rentrer dans l'édition commerciale tous azimuts, tout comme nous ne faisons pas le scolaire puisque jusqu'ici nous n'en comprenons pas encore les rouages. Dans tout ce que nous faisons, il y a une dimension patrimoniale, anthropologique. Le bout d'histoire du Cameroun que nous contribuons à assembler va commencer à être important à partir d'un moment donné. Prenez simplement la fameuse *Opération épervier*, nous avons produit dans ce champ-là trois livres majeurs. C'est la même chose avec un sujet comme les Lions indomptables.

Que prévoyez-vous pour l'avenir ? Quels sont vos plans ?

Nous sommes une maison d'édition qui vit avec son temps. Nous suivons l'actualité et la vie camerounaise et pensons que nous pourrions apporter notre petite pierre à la compréhension de ce qui se passe dans notre pays. Je souligne également que nous sommes une maison qui accorde de l'importance à la fantaisie. Nous souhaitons simplement que les gens nous prennent avec la mosaïque que nous sommes. Une mosaïque qui correspond à quelque chose de bien précis : il s'agit à chaque fois de livres que nous aimons !

A quand le prochain livre de Haman Mana ?

(Eclat de rires) N'oubliez pas que comme journaliste j'ai beaucoup écrit. Par contrainte professionnelle j'en conviens. Je suis actuellement très avancé par rapport à un recueil d'éditoriaux. C'est une somme qui peut être intéressante.

RECUEILLI PAR PARFAIT TABAPSI

Les éditions du Schabel dans le paysage éditorial camerounais

Ces dernières années une entrée très discrète mais remarquable des Editions du Schabel dans le paysage éditorial camerounais dont le dynamisme et la diversité éditorial ne cesse d'éblouir les spécialistes du monde entier (Raphael Thierry 2015). Une performance non pas relative au volume de production (5 à 6 livres par an), mais davantage à une démarche éditoriale profondément pensée, agencée et assumée. Pourtant, les débuts n'ont pas toujours été aisés. Le premier livre *«Rois et Royaumes Bamiléké»* (2008) de Haman Mana et Mireille Bissek recelait quelques manquements au plan de la forme, ce qui en soi n'a rien enlevé à ce beau livre dont le succès continue de faire le bonheur des libraires au Cameroun, en Afrique et en Europe (près de 3000 exemplaires vendus à ce jour). Ces quelques manquements n'ont cependant entamé la patience et la détermination de son promoteur Haman Mana.

L'homme qui aime «franchir les paliers»

La réussite des Editions du Schabel est d'abord et avant tout l'entêtement de Haman Mana, l'«*Homme qui aime franchir les paliers*». Journaliste sorti des bancs de l'Esstic (l'École Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication du Cameroun) en 1988, Haman Mana fait d'abord ses preuves dans la presse écrite où il mène une carrière très célèbre en étant tour à tour Directeur de la publication de *Mutations* (qu'il quitte en 2007), puis au *Jour* (qu'il crée en 2007). Bien avant, dans *Cameroun Tribune* (son premier employeur qu'il quitte en 1995), le jeune Haman se distingue par ses notes de lecture. Et même lorsqu'il arbore la casquette de DP

(Directeur de la publication), on le voit régulièrement chroniquer les ouvrages, une rubrique généralement relayée aux seconds ordres dans les rédactions. Ce palier rarement franchi par les DP devient encore plus manifeste lorsqu'il fonde le *Jour*. Il consacre en effet une page entière aux livres. Sont alors sollicités pêle-mêle, Jean-Philippe Nguemetta, alors jeune doctorant en philosophie à l'Université de Yaoundé 1 ; Jean-Claude Awono, président de la ronde des poète et membre du directoire des éditions Ifrikiya encore naissante et surtout Jean-Marie Molo Olinga, critique de cinéma. La page lettre du quotidien le jour devient alors une sorte de tableau de cotation où se déploie la bourse de valeurs littéraires.

Grosso modo, dans le monde de l'édition, on voit venir Haman Mana, mais personne ne cette effectivité. A l'époque, le secteur éditorial Cameroun est à la croisée des chemins. Avec, entre autres, une étrange inéligibilité des éditeurs au Compte d'affectation spécial du Président de la République pour le soutien à la culture et une polémique relative à l'estampillage des livres (au frais des éditeurs), évoquée par la Société civile des droits de la littérature et des arts dramatiques (SOCILADRA). En dépit de ces goulots d'étranglement, Haman décide une fois de plus de «franchir le pas». Il confiera plus tard au Magazine *Afrolivresque* : «*Franchir le pas d'éditeur de presse à éditeur de livres, c'est tout simple, pour moi. S'il ne s'agit pas du même métier, mais il s'agit tout de même du même procédé: transformer des idées en textes et leur donner forme en les imprimant sur du papier*».

Editions du Schabel : maison des prisonniers

En feuilletant le catalogue des Editions du Schabel, il

est frappant de constater que cette plate-forme éditoriale a réussi à instaurer à partir du Cameroun, une école littéraire qui mérite une attention particulière des spécialistes. Il s'agit de la littérature de prison, précisément produite par un certain nombre de haut responsables de l'administration camerounaise, soupçonnés de détournement de denier public et déferés dans les établissements pénitenciers de la République [Nous avons eu l'occasion de l'évoquer, Cf. *Mosaïques N°*]. Il y eut tout d'abord «*Méditations de prison*» (2012) de Titus Edzoa, ancien Secrétaire général de la Présidence de la République, incarcéré en 1997 et libéré en 2014. Même si ce livre de 158 pages n'a pas encore l'étoffe des «*Cahiers de prison*» d'Antonio Gramsci ou de «*L'archipel du goulag*» d'Alexandre Soljenitsine, il est tout de même caractérisé par une «*grande maîtrise de l'expression dans le fond et dans la forme*», à en croire la préfacière Odile Tobner (Odile Mongo Beti). Il y eut ensuite «*Le Choix de l'action. Mes dix ans au Minat*» (2014) de Marafa Hamidou Yaya. Lui aussi ancien Secrétaire général de la Présidence rétrogradé au poste de Ministre de l'Administration territoriale et de la décentralisation (Minatd, ex-Minat) puis tombé en disgrâce et condamné à 25 ans de prison pour le détournement de fonds publics.

La dernière livraison en date est un volumineux ouvrage d'Urbain Olanguena Awono, ancien ministre de la santé publique, fort intitulé «*Mensonges d'Etat, déserts de République au Cameroun*». L'auteur revient dans ce livre-réquisitoire de 456 pages sur les procès politiques dissimulés derrière l'opération Epervier.

Football, Histoire du Cameroun : la maison des polé-

miques

Dans le paysage éditorial camerounais, les Editions du Schabel occupe une position particulière, celle d'une maison qui concentre le plus d'ouvrages portant sur les sujets qui font polémiques dans l'opinion publique camerounaise, dont le football et l'Histoire coloniale constituent les pépites. Jean-bruno Tagne, ancien rédacteur au quotidien *Le Jour* et actuel directeur général adjoint de la chaîne de télévision Canal 2 International, s'est bâti une réputation d'analyste du football en signant deux ouvrages chez Schabel : «*Programmés pour échouer. Enquêtes sur la débâcle des Lions indomptables en Afrique du sud*» (en 2010, avec une préface du journaliste français Gérard Dreyfus) et «*La tragédie des Lions indomptables*» (2015 avec une préface de Jean-Pierre Tokoto, ancien lion indomptable). Deux ouvrages polémiques qui ont chaque fois engendré des débats houleux à leur parution. A ranger dans le même registre, «*Vu de ma cage. Mon long voyage de footballeur*», un livre de Joseph Antoine Bell, ancien gardien des Lions indomptables et réputé pour ses opinions jugées «*hérétiques*» dans la faune sportive camerounaise.

Au des questionnements relatifs à l'histoire coloniale et postcoloniale du Cameroun, sujet à fort potentiel polémique, les éditions du Schabel ont marqué des traces. Notamment la publication en 2014 du livre «*Le soldat de l'ombre*», autobiographie écrite par un officier supérieur à la retraite, le Colonel Clément Mboussi Onana. Ouvrage aux tendances révisionnistes qui tentent de raturer quelques pages de l'Histoire officielle de cette période cruciale de la vie politique du Cameroun.

PAR JOSEPH FUMTIM, ÉDITEUR

Au cœur d'une culture

C'est un pavé de 425 pages, dont la taille est de 16 cm x 24 cm. Son titre est *La'akam*. Et son sous-titre *Le carnet d'initiation au savoir-être et au savoir-vivre bamiléké*. Plus qu'un carnet, c'est une somme qui contient l'essentiel de ce qui fait l'être-au-monde bamiléké. Il suffit, pour s'en faire une idée, de lire quelques titres de ses huit parties : Le substrat religieux et magique, Les gardiens du temple et l'architecture du pouvoir, Evénements et cérémonies, Le savoir mourir. Et quelques titres de ses vingt-quatre chapitres : La cosmogonie bamiléké, La relation avec l'Être Suprême, Les cercles du pouvoir, L'art et la stratification sociale, La charte de l'éthique, Les bonnes manières, La vie en famille, Le savoir-vivre en public. L'auteur, Léon Kamga, qui est administrateur des postes et télécommunications de formation, n'a pas oublié ses études d'anthropologie en écrivant cet essai dont les Éditions du Schabel publient la version revue, corrigée et augmentée.

En plus d'énumérer et de décrire les fondamentaux de la culture bamiléké, il tente d'en dégager les significations, dans une démarche compréhensive et non critique. Son constat est clair :

«Une fois de plus, l'avenir du monde se joue sans l'Afrique noire. Des techniques et outils de communication plus élaborés prolongent le travail d'acculturation des premières écoles coloniales.» Et sa conviction ferme : «Notre planète a besoin de nouveaux modèles. Il est temps que les tentatives d'expliquer le monde non conformes aux schémas culturels dominants ne soient plus frappées d'ostracisme. La civilisation occidentale, à court d'inspiration, a besoin de s'abreuver à d'autres sources pour se régénérer.» Aussi veut-il par cette exploration de sa culture d'origine conserver ce qui risque de disparaître, mais aussi «montrer que le continent africain possède une autre façon de voir le monde qui pourrait inspirer toutes les bonnes volontés soucieuses d'une plus grande humanisation de notre univers.» Nous voici loin de l'opuscule ou de la brochure que le natif d'un village griffonne et fait imprimer pour dire aux siens que lui aussi sait ce qu'est leur culture.

L'auteur ne s'est pas contenté dans ces pages riches en informations (et en images malheureusement pas toujours claires) de dire ce qu'il a vu

ou entendu. Il a aussi, comme l'indique la bibliographie de son livre, lu des ouvrages qui de près ou de loin se sont intéressés à son sujet d'étude. Ainsi de *Les Bamiléké du Cameroun* d'Emmanuel Ghoms, de La structure sociale bamiléké de Jean Huraut, de Education traditionnelle et développement endogène en Afrique centrale de Rigobert Mbala Owono, de Architecture, pouvoir et dissidence au Cameroun de Dominique Malaquais. Il n'a pas hésité, quand les sources orales et écrites se sont faites peu précises, à recourir à ce que Cheikh Anta Diop appelait l'archéologie linguistique pour dire le pourquoi de certaines choses. Frappantes sont les similitudes qu'il trouve entre le noue bamiléké et le Noun égyptien, le mâ bamiléké et la Mât égyptienne.

Le noue étant, dit-il, un concept aux contours fuyants tant il est multivalent et le Noun ce que les Égyptiens traduisaient par chaos, le néant ou le non être, et qui portait en lui toutes les virtualités et tous les germes en attente de création. Le mâ étant ce qu'il définit comme la vie et toutes les actions nécessaires à sa maintenance et la Mât ce que les Égyptiens désignaient à l'origine comme étant

l'ordre juste du monde.

Le vert opaline du haut et du centre de la couverture de *La'akam* s'appuie sur l'ocre havane de son bas comme la verdure poussiéreuse de la région des Grassfields repose sur sa terre ocre. Cette région (qui englobe l'Ouest et le Nord-Ouest camerounais) est le socle culturel bamiléké. Mais l'auteur qui a lu *Le monde s'effondre* de Chinua Achebe (et trouve des ressemblances entre la culture du clan Umuofia et celle de son Bandjoun natal) se demande si ce socle ne se prolonge pas en pays Ibo qui va du Sud-Est nigérien aux rives du Niger. Léon Kamga sait que le *la'akam*, qui est le sanctuaire où les princes héritiers bamiléké sont initiés à la fonction de roi, est aussi le repère et le repaire d'une société faite de codes, de symboles, de non-dits et d'interdits. Il en fait le pouton de la culture bamiléké pour nous convier à un voyage initiatique comme le note justement le préfacier Jean-Baptiste Fotso-Djemo, psychologue et psychothérapeute, auteur de *Le regard de l'autre*, un essai remarqué sur la médecine traditionnelle africaine.

Léon Kamga, *La'akam ou le carnet d'initiation au savoir-être et au savoir-vivre bamiléké, Les éditions du Schabel, décembre 2015, 438 pages*

KOUAM TAWA

Lions Indomptables Chronique d'un échec

Avec *La tragédie des Lions indomptables*, Jean-Bruno Tagne, revient sur l'échec de la sélection nationale au Mondial.

On n'en finit plus de parler des mauvaises prestations des Lions indomptables du Cameroun aux dernières éditions des coupes du monde de football. Dans la pure tradition du cinéma hollywoodien qui assure très souvent la continuité des productions à succès, Jean-Bruno Tagne, aujourd'hui directeur général-adjoint de Canal 2 international, dans son dernier livre, «*La tragédie des Lions indomptables*», s'est à nouveau penché sur la participation du Cameroun au Mondial 2014 au Brésil. Un ouvrage qui arrive après «*Programmés pour échouer*», une «*Enquête sur la débâcle des Lions*

indomptables en Afrique du sud» en 2010. Au regard du contexte et du sujet, «*La tragédie des Lions indomptables*», a des airs de «*Programmés pour échouer*». L'auteur y examine «la grande déillusion» de l'expédition au Brésil en 2014. A travers un ouvrage de 317 pages, Jean-Bruno Tagne relate le quotidien de la délégation camerounaise au pays du roi Pelé. Le tout avec un humour parfois caustique, qui facilite malgré tout la lecture. Il fait aussi des révélations sur la «*crise des primes*». L'ancien Lion indomptable, Jean-Pierre Tokoto, préfacier du livre, trouve qu'il s'inscrit «*dans la logique d'une critique décomplexée et non partisane de notre équipe nationale et de notre football*».

Jean-Bruno Tagne, *La tragédie des Lions indomptables, Yaoundé, Les éditions du schabel, avril 2015, 324 pages*

On pourrait reprocher à Jean-Bruno Tagne l'originalité de son sujet qui, une fois de plus, oscille autour de la mauvaise prestation et préparation de l'équipe nationale de football durant une coupe du monde. Les causes et les conséquences de la déroute sont quasi-identiques : problèmes d'organisation, guerres de clans, etc. A la lecture de cet ouvrage, les Lions indomptables en 2014 n'étaient pas programmés pour un meilleur sort qu'en 2010. Cependant, le cadre de la compétition est différent. Mais de l'Afrique du sud au Brésil, pour l'écrivain, pas grand-chose n'a changé. Au fond, est-ce la faute de l'auteur si les diverses parties prenantes n'ont pas su tirer les leçons du passé ? Certes, certains faits relatés, notamment au sujet du capitaine Samuel Eto'o, seront mis à mal quelques mois plus tard par Ernest Obama, journaliste à la chaîne

de télévision Vision 4, dans «*Tout est pardonné*». «*Il ne s'agit pas d'inscrire mon œuvre dans une espèce de feuilleton. Le Cameroun est descendu encore plus bas et une fois de plus il y a eu beaucoup des problèmes. Au-delà de la débâcle des Lions indomptables, j'ai essayé d'interroger les problèmes de cette équipe nationale aujourd'hui. Il y a également un élément nouveau, c'est l'interminable normalisation à la Fécafoot. Ce qui inscrit le football camerounais dans Une crise encore plus profonde*», explique l'auteur. Par ailleurs, la chute de Iya Mohamed, ex président de la Fédération camerounaise de football et les rapports du Cameroun avec la Fifa sont abordés. L'ouvrage possède donc une dimension analytique non négligeable sur le diagnostic du football camerounais, au-delà de la simple narration de faits.

MANFRED BISSECK

Pour une Justice à visage humain

«L'accélération justifiée de la défection de nos compatriotes vis-à-vis du système judiciaire ces dernières années, est à la mesure de la déliquescence des valeurs républicaines qui sous-tendent ce merveilleux instrument de la démocratie» (p.10). A elle seule, cette phrase de l'ancien étudiant de Robert Badinter - un grand maître du Barreau français - et disciple fidèle de Jean-Denis Bredin, résume quelque peu la préoccupation essentielle qui justifie sa démarche d'écriture : plaider pour une justice à visage humain pour son pays, le Cameroun. Ce qui explique bien, par ailleurs, la forte valeur ajoutée pédagogique et civique qui émane de ce texte qui s'inscrit, de manière cohérente, dans le prolongement de ce que ce brillant avocat écrivait déjà lorsqu'il s'interrogeait sur l'avenir de sa corporation en 1992 (On relira à cet effet : «*L'état de la profession d'Avocat au Cameroun : bilan et perspectives. Vingt-cinq propositions pour des réformes nécessaires. Rapport présenté à l'Assemblée générale extraordinaire du Barreau le 25 juin 1992 à Yaoundé*» ; tout autant qu'on revisitera l'ensemble de ses contributions écrites dans la presse locale privée et ses interventions sur un certain nombre de plateaux de télévision locales sur la problématique de la Justice, la Démocratie, l'Etat de droit, la Citoyenneté ou les Libertés publiques depuis 1990).

Mais, la motivation de Me Charles Tchoungang est bien plus profonde parce qu'elle est, en réalité, liée à son double parcours professionnel (avocat et peut-être surtout bâtonnier de l'ordre). Ce souci de léguer absolument quelque chose de concret à la postérité et à sa corporation est exprimé avec une solennité qui n'est pas sans rappeler la froideur et la gravité d'une plaidoirie (pp.15-16). A la lecture de cet essai de 223 pages paru l'année passée, Charles Tchoungang, personnage bien connu de la société civile camerounaise,

nous balade, avec une plume alerte, dans un univers kafkaïen plein de tension qui zappe parfois entre le thriller américain contemporain, le psychodrame hitchcockien et le pur polar noir ; dans un univers glauque et nauséux, peuplé de barbouzes les cheveux coupés en brosse, le visage taillé à la serpe, et des militaires zélés, le rictus et l'œil mauvais, où règnent instrumentalisations politiques, machiavélisme, terreur et cynisme (concernant par exemple l'affaire des présumés commanditaires des crimes rituels du quartier Mimoboman) [pp.148-150]; enjeux internationaux de tous types, affaires impliquant l'image de l'Etat et des hommes qui n'eurent, pour certains, qu'une veine de pendu pour avoir la vie sauve : le récit relatant les péripéties les plus chaudes de l'affaire des étudiants camerounais au plus fort de la contestation estudiantine, réfugiés à l'ambassade de la Communauté Economique Européenne (UE) de Yaoundé en 1991, par exemple, donne un bref aperçu des difficultés à faire triompher la Justice si des hommes de foi et de conviction n'existaient pas (pp.115-123) ; ou encore, sur l'anticonstitutionnalité de l'Arrêté présidentiel, suite à un curieux conflit de compétence issu d'un insolite retournement de l'Histoire, qui l'autorisait pourtant à exercer comme avocat stagiaire, à l'époque, au Cabinet de Me Mendouga (pp.26-27).

Pour nous décrire cette réalité historique (l'auteur remonte quand même à l'histoire pathétique de Rudolph Douala Manga Bell collégialement condamné à mort par Niedermayer et Röhm pour un crime de lèse-majesté par une justice allemande inique et conjoncturelle (avec des exemples qui sont forts connus du grand public : l'exemple de la fameuse «*affaire Ekindi*» pp.125-131), avec ce deuxième aspect de cette Justice éternellement prisonnière de l'Exécutif - même si, de 1992 à 2011, la Cour Suprême s'est distinguée par

deux arrêts de principe, sur le contentieux électoral et la constitutionnalité des lois par les juges, qui affirmaient son indépendance - qui semble malheureusement avoir fait son lit pour un long bail chez nous, Me Tchoungang va présenter 13 tableaux qui correspondent aussi aux 13 chapitres de son essai, des textes synoptiques pleins de tension, des fois extrêmes, qui nous entraînent lentement dans les méandres de la connivence problématique, voire impossible des fois, entre le Droit et cet idéal de Justice pour lequel l'auteur n'a de cesse de se battre au point d'en développer carrément une obsession.

Réflexion lucide

Un séquençage paradigmatique en deux moments [1/la sociogenèse historique de notre Justice (pp.13-62); 2/ les questions directes induites par son déroulé (pp.62-164) notamment sur les difficultés plurielles, les «*barrières censitaires*» (p.62) dans le processus de prises en charge des affaires civiles pour le justiciable], va permettre au lecteur de suivre très attentivement la réflexion à laquelle l'ex-Bâtonnier du Cameroun nous convie, pour une Justice qui, fondamentalement, devrait protéger et libérer : ce qui est loin du cas, d'après lui et conformément aux conclusions induites par les exemples qu'il mobilise pour le démontrer. Le reste est composé d'annexes utiles qui confortent non seulement les interrogations de fond mais aussi les appréhensions, pour justifier, in fine, le prétexte d'écriture proactif de cet essai : l'auteur ne manque jamais de faire des propositions concrètes allant dans le sens de l'amélioration pratique et efficiente de l'ensemble du système judiciaire et pénal (p.64 ; p.65 ; p.68 ; p.71 ; p.77 ; pp.96-99 ; pp.101-102 ; p.150 et p.217). Maîtrisant parfaitement l'historique et l'évolution du système judiciaire du Cameroun, et surtout

pour avoir touché du doigt l'épaisseur des incohérences et des injustices charriées par celui-ci (p.33), Me Charles Tchoungang ne s'embarrasse pas de fioritures pour décrire, avec force détails structurants, le processus évolutif du délitement de notre système judiciaire depuis l'Ordonnance N°72/16 du 28 septembre 1972 qui transformait le magistrat en un simple faire-valoir parce qu'elle lui enlevait «[...] tout pouvoir d'appréciation et toute faculté d'adaptation de la peine à la personnalité du délinquant par l'instauration de peines incompressibles en matière délictuelle» (pp.29-30). Ainsi, de 1962 [la fameuse législation d'exception sous le président Ahmadou Ahidjo (pp.22-23)] à 1990 [Ordonnance N°90/003 du 27 Avril 1990 «relative à l'exercice des activités des établissements de crédit» (p.33)], l'auteur démontre-t-il comment les principaux acteurs de la Justice de son pays (magistrats, avocats et huissiers notamment) ont été légalement certes mais progressivement éjectés du système judiciaire qui aurait dû participer à leur rayonnement personnel, celui de leurs corporations respectives, et, par effet induit, aura frontalement torpillé la relation, déjà tenue, de confiance avec leurs clients et ébranlé sérieusement les assises éthiques et morales sur lesquelles certains hommes de droit avaient fondé toute leur action, comme Me Tchoungang. Et sur cet aspect spécifique, «*L'affaire Michel Thierry Atangana et Titus Edzoa*», pour lui, restera gravé à jamais dans nos annales judiciaires comme le parangon de l'absurdité et de l'instrumentalisation machiavélique (pp.153-159).

Cet essai sonne donc comme une sorte de «*J'accuse*» qui résonne fort dans ce pays où l'«*Opération Epervier*» (sur ce point précis : Charly Gabriel Mbock (Coordination scientifique), 2011, L'Opération Epervier au Cameroun. Un devoir d'injustice ? KiyiKaat Editions, Montréal, 215 pages) laisse plus d'un observateur de notre système judiciaire et

pénal, voire le simple citoyen, perplexe... Témoin de l'Histoire et soucieux du devenir de la Justice dans son pays, Me Charles Tchoungang produit avec cet essai une réflexion lucide, critique et proactive sur le système qu'il connaît de l'intérieur et dont il décrit si bien les tares. L'un des grands enseignements de ce livre dans lequel on dénombre juste trois petites coquilles sans incidence sur le confort de lecture toutefois (p.70 ; p.84 et p.157) est que ce déni de Justice dont on observe les métastases juridictionnelles aujourd'hui avec un impact direct sur les corporations des avocats, des magistrats et la perception qu'en ont les citoyens justiciables, surtout, est le fait d'une très longue et méticuleuse construction historique, du fait du jeu des intérêts politiques complexes qui ressortissent de cette Real Politik qui de tout temps a régenté les rapports entre la France et ses anciennes colonies et autres territoires associés (pp.22-24). La deuxième chose que l'on retiendra est que la Loi n'a rien à voir avec la Justice et que, l'Etat de droit en l'état actuel de son évolution n'est rien d'autre qu'une simple virtualité fantasmagorique ! Un dernier constat est que, toujours en l'état actuel des choses, la justice camerounaise ne pourra jamais juger l'Etat (pp.102-104). Pondéré, jamais à cran (ce qu'une certaine causticité du ton aurait par exemple parfaitement justifié compte tenu des vicissitudes et des brimades encourues et qui sont intimement liées à son parcours de militant des Droits de l'Homme) et évitant le plaidoyer pro domo, Me Charles Tchoungang propose une réflexion stimulante basée sur des faits concrets, réflexion que chacun d'entre nous devrait s'approprier afin de se faire une idée très précise des efforts à fournir pour améliorer et consolider nos institutions judiciaires et pénales ; mais aussi, pour parfaire notre culture de la citoyenneté et, enfin, consolider notre société globale dont l'avenir préoccupe aussi l'auteur, au-delà des simples questions de droit et de justice (p.218).

JOSEPH OWONA NTSAMA

Charles Tchoungang : *De l'impossible justice au Cameroun. Préface de Bernard Aho Muna et Akere Tabeng Muna, Yaoundé, Les Editions du Schabel, 2015, 223 pages*

Quand l'Etat met la Justice en péril !

Dans les affres du système

Purgeant actuellement une peine de 20 ans d'emprisonnement ferme, l'ex-ministre de la Santé publique du Cameroun (2001-2007), Urbain Olanguena Awono, a observé et fait l'autopsie de ce qu'il désigne par l'«*abaissement*» (p.20) de l'Etat via ces «*déserts de la République*» (Ibidem) qui ne sont rien d'autres que les conséquences directes des dysfonctionnements introduits - de manière perverse et dont il pense être l'une des victimes - dans notre système pénal, afin de consacrer l'arbitraire judiciaire incarné depuis lors par le Tribunal Criminel Spécial (TCS), juridiction d'exception créée par la Loi 2011/028 du 14 décembre 2011. C'est ce qui va expliquer le titre de ce volumineux essai (456 pages !), produit sous la forme d'un témoignage vivant, à travers lequel l'auteur, dans un texte plein d'allant et agréable à lire, fait le bilan minutieux et circonstancié de son action managériale à la tête du Ministère de la Santé en l'articulant sur ces dynamiques obscures et complexes du pouvoir qui, et d'après lui, font des commis d'Etat performants des personnes à éliminer du système par tous les moyens. A ce titre, la transition, avant justement d'aborder le chapitre premier qui s'intitule à dessein «*La tragédie de la compétence*» (pp.83-94), plante véritablement le décorum, au sens classique, d'une tragédie en plusieurs actes que va décrire minutieusement Urbain Olanguena Awono.

Cette scansion, qui dénote d'une lucidité d'esprit que l'observateur attentif à l'évolution du TCS appréciera à sa juste valeur, se décline comme suit : «*Dans le rapport de forces d'aujourd'hui, les forces conservatrices sont nettement dominantes autour du Chef de l'Etat, l'acteur principal du système politique camerounais en place depuis plus de trois décennies déjà. Elles insufflent une dynamique d'action plutôt radicale et très conservatrice aux relents d'une dictature, quelque peu orwélienne, c'est-à-dire aux apparences faussement de civilité démocratique mais aux réalités de violence dont l'opération Epervier, détournée de son vertueux objet initial d'assainissement de la gestion publique, en est la terrible illustration*» (p.80). Plus grave et un brin sentencieux, l'auteur de l'essai qui a fait tant de bruits à sa sortie certainement parce qu'il désigne clairement le Chef de l'Etat, Paul Biya, comme «*l'acteur principal*» (p.95) qui a apporté sa caution à cette machiavélique machination, continue : «*Au commencement en effet était la moralisation de la gestion des affaires publiques, mais à l'exercice, l'opération Epervier s'est transformée en une effroyable entreprise de grande purge politique digne de l'époque stalinienne. Elle a été clairement mise au service d'un projet politique d'épuration dirigée essentiellement contre les serviteurs de l'Etat performants, soupçonnés d'ambitionner le pouvoir suprême. La ruse consiste à les accuser de corruption et à les amalgamer avec quelques mauvais gestionnaires de l'Administration ou des sociétés publiques rattrapés par de vrais scandales, comme pour brouiller les pistes et donner à l'opération les atours de droit commun. L'Opération se déploie alors comme une machine de destruction massive ayant pour cible prioritaire ou ennemi, la compétence*». (Ibidem.) Et il termine par une déduction qui donne froid au dos : «*Ainsi, les élites gouvernementales compétentes, ayant fait leurs preuves au service du pays, et jouissant par ailleurs d'une réputation bonne et d'une envergure affirmée aux plans national et international sont-elles broyées, victimes de leur succès. Incontestablement performant et salué par nombre d'acteurs et*

d'observateurs, mon bilan à la santé a pu être un déclencheur de haine violente, bien au-delà de l'équipe que nous avons remplacée, pour m'abattre par tous les moyens» (Ibidem). Le prétexte d'écriture se trouve donc là, cela, bien qu'il soit clairement explicité plus loin par l'auteur (p.130).

Fil d'Ariane

Après ce que l'on pourrait considérer comme un libre-propos sur la Justice incarnée naturellement ici par le TCS et sur des considérations «*philosophiques*» et morales sur les valeurs de Vérité, de Juste et de Bien («*Introduction*», pp.11-20), Urbain Olanguena Awono, sans verser littéralement dans une forme de plaidoyer pro domo - qui, je pense, se serait par ailleurs parfaitement justifié au regard des résultats engrangés comme ministre de la Santé de son pays - revient de manière circonstanciée et analytique sur son mandat à la tête du département ministériel de la Santé publique avec force détails qui permettent d'apprécier sa philosophie de la gestion de la chose publique quand il était aux affaires (pp.23-81). La suite, pleine de tension, revient en profondeur sur l'univers cynique de ce que l'auteur désigne lui-même par «*les officines du système*» (p.91) et «*les réseaux d'intérêt*» (p.97), véritables laboratoires peuplés d'Archanges du mal bien identifiés toutefois : Edgard Alain Mebe Ngo'o et Rémy Ze Meka pour l'affaire du «*G11*» (pp.97-98) ; Amadou Ali dans la très célèbre affaire «*Wikileaks*» en 2011 (p.98) ; Siegfried Etame Massoma alors Ministre délégué à la Présidence de la République chargé du Contrôle supérieur de l'Etat qui a validé le rapport qui a tout déclenché en 2008 (p.135 et s.), Laurent Esso, à l'époque Secrétaire général de la Présidence de la République et ancien Ministre de la Santé (p.136), «*la trahison*» de l'Inspecteur d'Etat Gilbert Bayoi (p.137), le statisticien et Inspecteur d'Etat, Mpouli Mpouli, «*[...] parfait ignare en finances publiques [...]*» (p.140), Soue Mbella Yves Rodrigue Junior le Directeur de la société «*Vision Sarl*» (p.162) et d'une certaine presse privée aux commandes pour laquelle l'auteur se sentira obligé de convoquer Denis Jéambar (2011) pour qualifier ses actes (p.106). Pour Olanguena Awono, la succession du Chef de l'Etat et tout ce que cela induit en terme de positionnement stratégique sur l'échiquier politique interne, en sus d'une démocratie aux assises sociologiques encore fragiles, une réalité davantage renforcée depuis l'élection présidentielle d'octobre 2004 «*[...] qui aurait dû être la dernière pour le Chef de l'Etat actuel [...]*» (p.95) si l'on s'en tient strictement aux dispositions de la Constitution de 1996 sur la limitation des mandats, ce fait historique a incontestablement sonné l'hallali sur tous ceux et celles, de manière affichée ou pas, ayant tout simplement la capacité intellectuelle à manager un pays ; pire : *quand il s'agit seulement de gens [...]* à qui on prête des ambitions [...]]» (p.108). Au regard des résultats par lui engrangés, Olanguena Awono estime qu'il avait le profil parfait pour devenir

la cible (avec d'autres hauts commis d'Etat notamment) : ce qui explique la cabale dont il fut l'objet et le triste sort qui lui sera réservé en fin de compte, et qui explique aussi bien les «*meurtres*» que «*les règlements de comptes politiques*» (Ibid.). Et le paradigme de la «*conflictualité*» qu'il développe à cet effet pour expliquer la situation dont il est l'une des victimes avec quelques compagnons d'infortune aujourd'hui, édifiera l'observateur ou l'analyste attentif de la scène politique camerounaise, précisément sur les cercles proches du pouvoir, voire très proches du Prince, sur une focale d'observation sociologique pas très loin de celle, par exemple, connue d'un Crozier dans les rapports entre l'homme et son système (pp.95-97). Et le témoignage continue, poignant, assénant des vérités et exposant des impressions sur la vie politique du cru, les questions morales et éthiques, le sens de l'honneur et sur cette vérité qui ne saurait faire partie du discours et du fait politique (pour reprendre Hannah Arendt), un aspect de sa réflexion qui va porter sur l'importance de «*la Vérité*» et la faillite éthique que sa vacuité entraîne de manière absolue (pp.108-130).

Ici, l'auteur, se voulant visionnaire, esquisse avec la lucidité propre à quelqu'un qui fut bien au cœur du système, les contours politiques de ce que sera l'après-Biya. Pour Olanguena Awono, il est clair aujourd'hui que «*Le Cameroun de cette fin de règne du régime Biya s'abîme dans une guerre de succession à la racine de violents règlements de comptes politiques qui déchirent les élites dirigeantes du pays. L'opération Epervier a été récupérée et transformée par ceux qui en tiennent les rênes en un redoutable instrument essentiellement politique, mobilisé pour éliminer les potentiels concurrents à la succession*». (p.111). Le ton est donc résolument grave, parfois même incisif, dans cette petite analyse de sociologie politique qui n'épargne ni le parti des flammes et ses hommes-clés, le RDPC (Rassemblement Démocratique du Peuple Camerounais) dont l'auteur est membre, une partie de la presse privée ici aux ordres, l'élite intellectuelle et l'église catholique, autant d'éléments complices d'un ensemble sociétal qui se délite tous les jours de manière inexorable et dont les différentes postures, vis-à-vis notamment de notre Justice pénale instrumentalisée par l'Exécutif et dont le TCS aujourd'hui est le bras meurtrier, sont contreproductives pour la construction et la consolidation d'un processus démocratique qui mettrait l'avenir du pays en péril. Et sur cet aspect, il est certain que le lecteur sera solidaire de ce que pense l'auteur de certaines actions initiées pour recouvrer des fonds détournés et qui auraient dû faire l'objet tout au moins d'une enquête parlementaire en bonne et due forme, avec toutes les conséquences pénales qu'elle induit. Et Olanguena Awono de s'interroger : «*Comment Monsieur Amadou Ali a-t-il*

*pu dépenser, sans aucune transparence, de l'argent public, huit cent millions (800 000 000) de Francs environ selon la presse locale, avec son soi-disant expert financier, Monsieur Dooh Collins, pour finalement délivrer une liste de faux comptes bancaires auprès des banques camerounaises et étrangères attribuant des avoirs famoureux inexistantes aux «pilleurs» désignés de la République ?» (p.128). Il poursuit : «*Au moins ce scandale, sur fond de manipulation abjecte, aurait pu intéresser le parlement camerounais dans le cadre d'une commission parlementaire. Normalement, Monsieur Amadou Ali et ses partenaires doivent rendre des comptes au peuple concernant les modalités de recrutement de soi-disant experts financiers, leur mode de rémunération, le financement de leur mission. Rien n'a été entrepris à ce jour. Mieux, l'ex-Garde des Sceaux qui a mené**

l'opération Epervier pendant six ans environ a été nommé Ministre Délégué à la Présidence chargé des Relations avec le Parlement. On ne peut mieux verrouiller un système entre copains !» (Ibid.). Toutefois, ce ne sont pas tous les membres des corporations constitutives de la société civile qui sont incriminés : des intellectuels de haut vol comme Owona Nguini ou Alain Didier Olinga ont le respect et l'estime de l'ex-ministre de la Santé Publique du Cameroun. Certains hommes de presse aussi.

Tous Dreyfusards ?

Ici, l'auteur, tout en maintenant le même niveau de tension émotionnelle dans son récit-témoignage, nous conduit, de son procès, récit souvent amalgamé à celui de ses compagnons d'infortune (pp.133-243) à sa/leur condamnation (pp.247-347). Pour Olanguena Awono, avec l'opération Epervier, si on n'est pas encore en plein dans une épuration politique de type stalinien - certes avec une nette différence numérique (pour l'instant ?) sur les victimes desdites célèbres et macabres purges historiques - on n'en est pas, en revanche, idéologiquement très éloigné. La description des différents leviers mis en place pour le broyer, ses collaborateurs et lui, le cynisme politique et la malveillance manifeste de quelqu'un de ses anciens collaborateurs et surtout cette incompetence criarde de certains hauts responsables dans le processus interne de contrôle et vérification, ne sauraient se justifier que par le succès que traduit dans les faits vérifiables son action rigoureuse accolée aux standards internationaux de gouvernance, lorsqu'il était à la tête du département de la Santé de son pays. Sur les 10 chefs d'accusation (pp.143-168) qui pesaient sur lui et ses co-accusés, Olanguena Awono va apporter des précisions techniques qui mettent à nu la machination ourdie contre lui. S'en suivra une très longue narration, en réalité, de la descente aux Enfers depuis la présentation des infortunés au Juge d'Instruction, jusqu'aux réflexions sur les réformes absolument nécessaires, selon lui, de la Justice pénale au Cameroun. Sur ce point comme sur le

dernier concernant l'avènement d'une société plus juste, l'ex Ministre de la Santé va rejoindre, dans la réflexion sur la nécessaire réforme sur la Justice et sur les conditions d'une société viable dont humaine pour tous, Me Tchoungang (lire : Charles Tchoungang : De l'impossible justice au Cameroun. Préface de Bernard Acho Muna et Akere Tabeng Muna, Yaoundé, Les Editions du Schabel, 2015, 223 pages) dont le plaidoyer «*pour une Justice à visage humain*» [Cf. Notre note de lecture] est, aujourd'hui, plus qu'une simple nécessité vitale pour la survie de notre démocratie. Le dernier mouvement de ce récit qui se situe, je pense, entre le libre-propos et la réflexion épistémologique, se résume à un vœu qu'émet l'auteur pour une société plus juste pour son pays (pp.351-452).

Pour conclure

Il est manifeste que ce livre est une véritable catharsis pour son auteur. En effet, écrire, quand on est incarcéré dans les conditions qu'il décrit ; écrire, quand on est dans les fers, suite à une machiavélique machination comme il l'explique à travers les rouages complexes d'un système politique qu'il connaît heureusement fort bien ; enfin, écrire, quand c'est la seule chose qui vous reste à faire (ni le Comte de Monte Cristo, ni Alfred Dreyfus, ni Joseph K. n'en eurent l'opportunité en leur temps) pour expurger de vous le potentiel humain de rancœur latent et d'aigneur objective que même le temps ne saurait sédimenter afin qu'il ne vous transforme en une hydre de Lerne que même Héraclès ne saurait terrasser, reste seul le geste d'écriture pour sauver votre honneur et peut être votre âme aussi. Cela, tout en espérant être lu par le plus grand nombre. Texte très agréable à lire, doté d'un réel souci analytique et de clarifications des faits incriminés toujours mis en équation avec le droit positif, ce témoignage ne saurait laisser indifférent notamment en ce qui concerne l'avenir politique des hauts commis d'Etat, toujours aux affaires, que l'auteur brocarde froidement et de manière magistrale. Je voudrais personnellement prendre le pari que Les Editions du Schabel recevront, à ce titre, des manuscrits qui apporteraient la contradiction à ce que l'on apprend tout au long de la lecture de ce livre.

On déplorera toutefois que le confort de lecture soit quelque peu gâché par une pagination inexplicablement embrouillée (pp.66-81) et l'absence d'un lexique, tout au moins, de noms propres qui eût été de grande utilité aussi bien pour le simple lecteur que pour l'analyste politique. Il est certain qu'après la lecture de ce texte qui a déclenché un petit séisme dans notre landernau politique à sa sortie, le lecteur se fera une idée (précise ?) de la réalité du pouvoir au Cameroun. Précisément, une idée de ses méandres et ses entrelacs ; de ses connivences maffieuses et son caractère virtuel d'anthropophagie cannibalissante. Un univers bien connu des spécialistes africanistes en anthropologie politique.

JOSEPH OWONA NTSAMA

Mosaïques

Arts et cultures d'Afrique

B.P. 30332 Yaoundé, Cameroun

Tél : +237 673 268 887

+237 243 263 102

E-mail: mosaïqueslemag@gmail.com

Mensuel - N° 059
Décembre 2015

Directeur de la publication : Joseph Fumtim (699 980 488)

Rédacteur en chef

Parfait Tabapsi (696 465 817)

Comité éditorial

Joseph Fumtim, Kamdem Souop, Kouam Tawa, Marcel Kemadjou Njanké, Parfait Tabapsi

Rédaction

Stéphanie Dongmo, Martin Anguissa, Parfait Tabapsi, Pelagie Ng'Onana

Correspondants

Jérôme W. Bationo : Burkina Faso et Afrique de l'Ouest
Yves Mintoogué et Raphael Thierry : Paris
Zouhour Harbaoui : Tunisie et Afrique du Nord
Simon Inou : Vienne et Berlin

Chroniqueurs

Marcel Kemadjou
Jean-Claude Awono
Joseph Owona Ntsama
Kouam Tawa, Wilfried Mwenye

Dessins : Landryman

Infographie : Marc Jiofack

Maquette : Marc Jiofack

Impression : JV-Graf

Distribution : Messapresse

Mosaïques est une publication de la Cameroon Art Critics (CAMAC)